

Tuez-moi, ou vous êtes un assassin.

On se penche, on tend l'oreille, on se demande si c'est une blague, un peu ratée, prononcée d'une voix approximative, hésitante, une voix qui n'a pas encore choisi sa texture, son intention.

À qui appartient ce visage ? Un vieux cow-boy, renversé dans le sable, une plaie sombre au flanc, et qui supplie, d'une voix grave un peu mélodramatique, ses grands yeux bleus sans larmes rivés à ceux de son ennemi, ou de son frère ? Je me demande ce que peut bien vouloir de nous cette phrase, sa torsion torturante et paradoxale. Je l'ai notée dans un texte dont il ne reste rien, sauf cette initiale, K., et quelques miettes en ruines. C'étaient de brefs récits, de minces notations suspendues, il y était question du présent, de choses qu'on fait, qu'on oublie, nager ou marcher dans un parc, tourner autour d'une statue, écouter une enfant, écrire une lettre qu'on ne terminera pas. Toutes ces petites briques solitaires s'ouvriraient par le même mot, et chacune m'avait un instant parue nécessaire, suffisante, limpide. « L'écriture se refuse à moi. D'où le projet d'investigations autobiographiques. Pas une biographie, mais investigation et mise au jour des plus petits

éléments possibles. Ensuite je veux me construire à partir de là comme quelqu'un dont la maison ne serait pas solide, qui voudrait s'en construire une autre à côté, solide elle, si possible avec les matériaux de l'ancienne. » J'avais recopié ce passage dans les *Derniers cahiers* de Kafka. Ce n'était pas tout à fait un programme pourtant, ou alors ébréché, secret, provisoire. Une attente. La forme d'une intention. Effervescente et vite fondu, qui durait le temps d'un regard, quelques lignes. Je lisais, jour après jour, à petites gorgées, comme quelqu'un dont la bouche brûle et se déchire au moindre effort. C'était peut-être une façon d'être là, en insistant pour que le corps n'oublie pas tout à fait, pas encore. Qu'il se tienne prêt. Étrange comme cette supplique, qu'avait peut-être adressée Franz Kafka à son ami Robert Klopstock un jour de juin 1924, depuis son lit au sanatorium de Kierling, traversait le siècle jusqu'à nous. On ne devrait pas rapporter de telles demandes, avais-je pensé, on devrait laisser tout ceci dans l'ombre. Mais peut-être que c'est impossible, trop brûlant. On se la repasse de bouche en bouche, comme si elle allait refroidir, muette braise. À moins que ce ne soit exactement le genre de phrase dont on a besoin, si l'on est un jeune étudiant en médecine de vingt-quatre ans, qui a fait la guerre et souffre lui-même de la tuberculose, et qu'on ait décidé de se tenir là, jusqu'au bout, près de l'ami, armé de faibles puissances et, sans doute, d'autant de morphine qu'il en faut pour défier l'injonction retorse de cette supplique.

2

« Et je courus vers la forêt dans l'obscurité totale. »

3

Combien de livres peuvent entrer dans le corps d'une femme, d'un homme, combien peuvent s'y tenir debout? On trouve, dans les *Derniers cahiers* de Kafka, d'étranges phrases inachevées, privées de commencement. On se demande alors si ces phrases sont comme des vers de terre dont on raconte que, même amputés, ils continueront à vivre ou que du moins ils seront en mesure, se régénérant, de se reconstruire. On comprend bien qu'on puisse se passer de finir, ou remettre cette épreuve à plus tard, mais se passer de commencer?

4

La mort des deux petits frères est très silencieuse, pensai-je le jour suivant. Il a quatre ans à la mort de son jeune frère Georg, emporté par la rougeole à l'âge de quinze mois. Deux ans plus tard son jeune frère Heinrich meurt à l'âge de six mois. C'est un aîné qui ne cesse de redevenir fils unique. Des frères lui viennent, il les regarde, il les touche, il a le temps d'observer leurs visages, leurs mains minuscules,

de dire qu'il n'aime pas ce prénom, cette odeur, le médecin arrive, impuissant, les fronts se froissent, on les enterre. Des années après la mort de son fils aîné, la mère de K. écrira une brève autobiographie de deux pages, où l'on peut lire : « Nous avions six enfants, dont trois filles seulement sont encore en vie. Notre fils aîné Franz était délicat mais bien portant. Il était né en 1883 ; deux ans après nous avions encore un garçon qui s'appelait Georg. Il était beau et fort mais il mourut de la rougeole dès sa deuxième année. Puis vint le troisième : à peine âgé de six mois, il décéda d'une otite moyenne. Il s'appelait Heinrich. »

5

Un étrange rapport. Bref, dénudé, objectif. On a les dates, les prénoms. On a même les diagnostics. Ça ressemble à une rédaction, l'encre est pâle, appliquée. On ne sait pas si la plume s'est attardée un moment, s'il y a des traces de larmes sur la feuille, une légère fragmentation des lettres jetées sur la page, par endroits, à peine visible, quand elle dessine, par exemple, la majuscule de chacun de ces trois prénoms, *F*, *G*, *H*, un espace blanc, ou peut-être une brève rature, un repentir, la tentative de réparer quelque chose, ou de dire mieux, autrement. On ne sait rien, à partir de ces quelques phrases, de la mort de ces deux enfants, si elle les a tenus dans ses bras, ce qu'il reste d'eux dans son corps à elle.

6

Lui, Franz, l'aîné, le survivant provisoire, il a un empêchement avec le mot de maman. *Mutter*, en allemand, l'empêche et fait obstacle à l'amour qu'il aurait pu porter à sa mère. S'il n'avait pas fallu la nommer en allemand, tout aurait peut-être été différent entre eux, il écrit ça, dans son journal, quelque chose manque, sépare, c'est la langue qui met en défaut, qui désaccorde : « La mère juive n'est pas une '*Mutter*', cette désignation par le mot '*Mutter*' la rend un peu bizarre [...] non seulement un être bizarre mais aussi une étrangère ».

7

Debout, la main droite tenant fermement le licol qui enserre la tête d'un gros bélier en peluche, le regard doux, coupe au carré, le trait un peu irrégulier de la frange qui tombe sur son front, le voici qui regarde ailleurs, lèvres tendues, fines, obéissant aux consignes du photographe. Derrière eux probablement une toile peinte et des plantes incertaines, floues. Il a cinq ans, un peu plus peut-être, c'est un petit bonhomme charmant. Ses bottes brillent sous la lumière. Ses cheveux noirs brillent aussi. Il n'y a pas encore sur lui les signes de cette dureté ambiguë qu'affichera plus tard son regard. La main sur l'encolure, faussement tiède, les doigts pliés, l'animal ne mord pas, museau fermé, cornes sages.

L'ombre d'un dos au fond d'un couloir. Un couloir qui ressemblait à la galerie d'une mine cousue de replis, de torsions mauves, un boyau de velours où les ombres se multipliaient à mesure qu'on croyait en défaire le dessin, en dénouer les intentions. L'ombre de l'ombre d'une ombre, et le visage se changeait en dos, une ombre pouvait-elle fabriquer une ombre, dupliquer son effacement?

Quand je repense à cet hiver-là, quand j'y retourne avec mon corps, cette fine membrane tissée d'oubli, de méprises et de chutes, je retrouve le désir farouche de ne pas arriver auprès d'elle les mains vides, les joues humides. J'aurais voulu pouvoir lui offrir quelque chose, une vision, un fétiche, un caillou, une promesse en forme de phrase, mais je n'avais aucune idée du paysage qu'elle allait devoir traverser.

Lui aussi avait cherché son souffle et fait semblant de croire à la guérison. Un jour de juillet 1917, il avait tracé dans son journal ces lignes sans passé et sans avenir, énigmatiques, vivantes : « Il échappa à leurs cercles. Il fut entouré de brouillard. Une clairière ronde. L'oiseau Phénix dans les buissons.

Une main qui traçait toujours une croix sur un visage invisible. Une pluie toujours fraîche, un chant variable comme s'il venait d'une poitrine qui respirait. »

11

Certains jours, ce dos au fond de la galerie qui n'était le frère de personne était le dos d'un fils très unique, celui qui avait réussi les épreuves du conte et qui, insensible aux victoires, continuait à forer la paroi pour en inventer de nouvelles. Celui-là, jamais il ne reviendrait au château réclamer son dû, et jamais il ne reverrait son père. Et c'était sans doute mieux pour tout le monde que ce fils très unique qui n'était le frère de personne, pas même de moi (ou de toi) qui le lirais au siècle suivant, ne revint pas au village. Qu'il n'en finisse pas de manquer à l'appel de son père, à sa parole, qu'il ne soit pas reconnu, qu'il n'en ait pas eu le temps ou qu'il n'ait simplement pas retrouvé son chemin.

12

Comme s'il n'était plus le frère de personne, pas même des trois petites filles qui seraient un jour les spectatrices de ses farces, de ses tentatives, de ses mimiques et sans doute de ses mensonges, trois petites filles qui montaient parfois du fond de la pièce, grattant le mur, tel le fantôme bavard qu'on

13

n'attendait pas, à demi-menaçantes, mais drôles aussi, à qui, quand il était d'humeur douce, il lisait des histoires, les trois petites filles qui deviendraient des femmes, des mères, qui lui survivraient une vingtaine d'années, et qui mourraient toutes les trois, assassinées dans les camps d'extermination nazis.

13

On n'y voit rien. Je marche le long des couloirs, et tous les couloirs se ressemblent, comme si l'on avait voulu nous perdre, nous tromper, nous rendre fous. Même lorsqu'il y a des affiches, des fleurs, des fauteuils, tout est enseveli dans la ressemblance, l'absence de nom, de solitude. Sa voix a disparu. Son timbre, son tissu, sa force et son ironie ont entièrement disparu. Il n'en reste qu'un chuchotement cotonneux, un fil très mince, têteu, qui traîne derrière lui les syllabes mates dont il faut, secrètement, reconstruire en soi l'intention. La fenêtre de sa chambre donne sur des toits de béton, des cheminées. On tend l'oreille. On tire les rideaux et on regarde le ciel, les nuages qui s'effilochent, quelques érables plus loin au bord d'une rue invisible.

14

C'était un lundi de décembre, gris et froid. Au téléphone, elle avait seulement dit « ne viens pas, attends que je parle

14

mieux ». À présent j'errais dans les couloirs d'une clinique inconnue, à sa recherche. Des rubans de couleur collés sur les portes faisaient office de décoration de Noël. Un médecin m'avait arrêtée avant que je n'atteigne sa chambre. Grand, le visage large, les cheveux grisonnants et hirsutes, il m'avait parlé rapidement, comme s'il vidait à mes pieds un grand sac d'ordures dont il avait hâte de se défaire. J'étais debout, le dos au mur sous l'affiche d'un bouquet de freesias. Sauvagement, entre les chariots de ménage, les aides-soignants, son grand corps pressé sous la blouse blanche, il avait levé vers le ciel des bras expressifs pour que j'entende bien tout ce que promettait cette phrase : « Il y en a partout ! »

15

Avancer sur ce pont en faillite, s'y tenir debout, aller au-delà de l'hésitation ? On insiste, puisqu'il faut insister, *la possibilité étouffe*, c'est lui qui l'écrit. Très peu de livres sont nécessaires. Pluie, évitements, ombres déportées. Les deux tomates cerises qui avaient finalement poussé au bout d'une longue tige rachitique plantée dans un petit pot se desséchaient, jour après jour. Lire lentement, plus lentement encore, un peu comme si on descendait le livre en chasse-neige, très lent chasse-neige. Temps parfait, soleil éclatant, la nuit ne tombe jamais, elle descend.

Ou bien cette virgule nue et définitive, lorsqu'il ne poursuit pas la phrase qu'il a commencée, laissant un nouveau fragment de récit flotter dans le vide, comme s'il allait revenir, l'arpenteur, l'en-allé, eh bien non, il ne reviendra pas. Tant de textes fissurés, à peine construits, déjà éboulés. Que s'est-il passé pour qu'il s'arrête au milieu d'une phrase et renonce à conclure ce bref récit d'un point minimal? L'une de ses sœurs a crié, il a entendu une voix qui saluait sa mère à l'autre bout de l'appartement, Max est venu? Peut-être a-t-il simplement levé la tête vers le mur, cherchant la suite d'une phrase qui se dérobait, examinant successivement plusieurs séquences possibles, ironiques, faciles, impertinentes mais prévisibles, incomplètes, décevantes. Il a renoncé à attendre, à garder trace de sa déception. Il n'a pas pensé qu'il pouvait exister ce jour-là une issue à son impuissance. À moins que le récit ne se soit déplacé en lui plus vite que la phrase, que la pensée de la phrase, et qu'il n'ait pas su de quelle manière ficeler cette disjonction, mentir mieux, comment être fidèle à ce qu'il cherchait, sinon en portant témoignage de cette faille ouverte sur le plan de la page : virgule et puis

Ce vide, si c'était celui de l'Indien lancé au galop, dans l'un de ses tout premiers textes, sur un cheval qui se désagrége,

dont la puissante lancée se dissout? Si ce vide était celui du texte jeté au bout de ses forces, de sa logique, dans l'exténuation des possibles, et à qui il ne reste plus que l'absence, dans une suspension irrésolue? « Si seulement on était un Indien, tout de suite prêt, et que sur le cheval au galop, incliné en l'air, on était pris et repris par de brefs tremblements au-dessus du sol trépidant, jusqu'au moment où on lâchait les éperons, car il n'y avait pas d'éperons, où on envoyait promener les rênes, car il n'y avait pas de rênes, et où on voyait à peine la campagne devant soi, telle une lande tondue à ras, en n'ayant déjà plus d'encolure ni de tête de cheval. »

18

Bon cavalier, bon nageur, bon rameur écrit de lui son ami Max Brod, et je tente de m'imaginer Kafka à cheval, sans y parvenir tout à fait, sinon juché sur cette haute statue de bronze installée à Prague et inspirée d'une étrange chevauchée sans cheval, décrite dans le récit *Description d'un combat*. « Déjà je sautai — avec élan, comme si ce n'était pas la première fois — sur les épaules de mon compagnon et, frappant son dos avec mes poings, je le mis au petit trot. Mais comme il piaffait, encore un peu récalcitrant, et parfois s'immobilisait même, je lui plantai à plusieurs reprises mes bottes dans le ventre pour lui donner de l'entrain. » On sait qu'il avait pris des cours d'équitation et s'était rendu régulièrement aux courses hippiques

de Kuchelbad, près de Prague. L'un de ces dessins vifs qu'il traçait, à l'encre noire, en marge de ses carnets, montre un jockey cravachant un cheval, franchissant un obstacle planté dans le vide. La casaque du jockey est rayée comme un maillot de bagnard, les genoux hauts, la cravache dirigée vers la tête de l'animal dont les jambes arrières, étrangement désaxées, penchent ensemble vers la gauche, dans une arabesque impossible, disloquée, dont nous ne connaîtrons pas l'issue.

19

Dossiers posés, tiges des hésitations balancées, cassantes, usées par d'invisibles durées, pronostics sans victoire, sans joie. Je regardais autour de moi les portes s'ouvrir, se fermer, les corps vulnérables, civilisés, dociles. C'était une grande salle sans fenêtre, propre et blanche, meublée de tables basses colorées, mais plutôt qu'une pièce un seuil, une ligne dont on avait tenté de faire un volume, une digue contre laquelle on venait buter, dont on s'arracherait si on le pouvait. Ma mère attendait elle aussi que l'une des portes s'ouvre, et sans doute des bouts de phrases glissaient-ils de mon visage vers le sien, un peu figés, écrasés par l'attente, par l'effort de devenir quelqu'un d'autre, très vite et le plus silencieusement possible, quelqu'un qui ne savait pas grand-chose de ce qu'il y avait à savoir, et qui cherchait des mots comme on lèche un caillou, les lèvres gercées, d'une voix calme, truquée.

18